

Splendeurs et dérisions de l'Histoire

Moi qui ai servi le roi d'Angleterre de Jirí Menzel

Zoé Protat

Volume 27, Number 1, Winter 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/33426ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Protat, Z. (2009). Review of [Splendeurs et dérisions de l'Histoire / *Moi qui ai servi le roi d'Angleterre* de Jirí Menzel]. *Ciné-Bulles*, 27(1), 32–35.

Splendeurs et dérisions de l'Histoire

ZOÉ PROTAT



Jirí Menzel est sans contredit l'un des réalisateurs tchèques les plus célèbres et les mieux connus sur la scène internationale. En dépit d'une carrière échelonnée sur cinq décennies, son nom demeure attaché à l'explosion de la fameuse Nouvelle Vague cinématographique qui, dans les années 1960, réveilla et révéla au monde le cinéma de l'ex-Tchécoslovaquie. Né à Prague en 1938, Menzel fut l'un des chantres de cette mouvance qui, pour la première fois en Europe de l'Est, proposait un véritable cinéma d'espoir. Ce contexte favorable vit la jeune carrière du réalisateur exploser avec **Trains étroitement surveillés** (*Ostre sledované vlaky*), Oscar du meilleur film étranger en 1966. Après ce premier succès retentissant, il poursuivit une œuvre qui, plus souvent qu'autrement, représenta la Tchécoslovaquie à l'étranger. Il assista à la fin du communisme et à la partition de son pays, tourna aussi bien chez lui qu'en coproduction. Il vit retiré du monde depuis les années 1990. Aujourd'hui, le créateur vétéran revient au cinéma avec **Moi qui ai servi le roi d'Angleterre** (*Obsluhoval jsem anglického krále*), un ambitieux projet qui apparaît comme un retour aux sources. Quarante ans après la révélation du nouveau cinéma tchécoslovaque, Menzel propose une vision renouvelée, à la fois légère et âpre, de l'histoire récente de son pays en adaptant un roman de son compatriote Bohumil Hrabal.

L'Europe de l'Est vécut au XX^e siècle deux tragédies consécutives qui bouleversèrent profondément le cours de son histoire : la Seconde Guerre mondiale, puis le communisme et la dictature soviétique. Les arts des pays satellitaires de l'ex-URSS portent irrémédiablement les stigmates de l'idéologie communiste qui les a façonnés et l'œuvre de Bohumil Hrabal, l'un des écrivains les plus impor-

tants de la littérature tchèque contemporaine, ne fait pas exception. Né en 1913, Hrabal ne commença à écrire qu'au début des années 1960. En 1964, il publia une nouvelle rapidement adaptée au cinéma par Menzel : **Trains étroitement surveillés**. Hrabal en avait d'ailleurs signé le scénario, une expérience pour le romancier qu'il ne devait jamais répéter. Cette œuvre sensible, campée dans une campagne occupée par les nazis, dépeint l'éveil d'un jeune employé de gare totalement ignorant des méandres de l'histoire. La fraîcheur du ton de ce récit, traitant de la vie quotidienne sans lourdeur théorique ni parti pris idéologique, fut immédiatement remarquée et récompensée. Avec le recul, il paraît évident qu'un tel film n'aurait pu voir le jour sans la relaxe politique qui caractérisa la Tchécoslovaquie de la fin des années 1960. Après des années de purge, le pays connut alors une véritable renaissance incarnée par Alexander Dubček, nommé président du Parti communiste national en janvier 1968. Sa politique, caractérisée par une ouverture sans précédent, fut qualifiée de « socialisme à visage humain ». La censure dans les domaines artistiques s'assouplissant considérablement, une nouvelle génération de créateurs apporta un vent de fraîcheur sur une cinématographie nationale moribonde. Les jeunes réalisateurs tenaient désormais le haut du pavé : ils s'appelaient Milos Forman, Vera Chytilová et, évidemment, Jirí Menzel. Le rêve sera cependant de courte durée car cette relative libéralisation de la vie politique et sociale, portée aux nues par le Printemps de Prague, sera brutalement écrasée par les chars du Pacte de Varsovie. Lorsque les soldats soviétiques envahirent la capitale tchécoslovaque, ils inaugurèrent des années de marasme politique qualifiées par les autorités de « normalisation ».



Le personnage de Jan Dítie dans *Moi qui ai servi le roi d'Angleterre* : malgré sa petite taille, il ne passe pas toujours inaperçu...

Comme dans le cas d'une majorité d'artistes ayant vécu sous le joug du totalitarisme soviétique, l'œuvre de Bohumil Hrabal se distingue par les prises de position politiques de son auteur. Le romancier participa activement au Printemps de Prague, ce qui lui valut d'être interdit de publication de 1970 à 1976. Une seconde interdiction sera décrétée de 1982 à 1985. Durant ces périodes, les ouvrages de Hrabal seront publiés clandestinement en samizdat, une technique quasi artisanale d'impression et de distribution des écrits interdits en vigueur durant de longues décennies, aussi bien en URSS que dans les pays satellites. Dactylographiés ou même copiés à la main, les manuscrits s'échangeaient sous le manteau et traversaient les frontières au mépris des autorités et de la censure d'État. Ce système permit à de nombreux textes de circuler malgré leur mise à l'index. C'est sous cette forme rudimentaire, mais terriblement efficace, que fut « publié » pour la première fois, en 1971, *Moi qui ai servi le roi d'Angleterre*.

Aussi politiquement grinçant que profondément divertissant, le roman s'attache à décrire l'ascen-

sion sociale de Jan Dítie, simple garçon de café dans une auberge des environs de Prague. Le jeune homme jouit de deux grands avantages : une petite taille, qui le fait passer totalement inaperçu et attendrit les gens, et une intelligence vive, notamment en ce qui concerne l'argent. Dans la société tchèque des années 1920, l'appât du gain règne en maître et Dítie en fait promptement sa religion personnelle. Il deviendra tour à tour maître d'hôtel dans le plus chic établissement de Prague, serviteur de l'empereur d'Éthiopie au cours d'une cérémonie grandiose, époux d'une Allemande et collaborateur involontaire des nazis avant d'acquérir un hôtel et de devenir millionnaire. Il finira ses jours reclus à la campagne, « puni » par le nouveau gouvernement communiste pour cause de trop grande richesse. L'ironie de cette trajectoire hors du commun s'incarnera de manière bien innocente : Dítie, trop occupé à compter ses pièces d'or et ses billets dans sa chambre, ne se questionnera jamais sur la réelle signification des événements qu'il traverse. Cette histoire terrible, celle de la Tchécoslovaquie de la première moitié du siècle, constitue la toile de fond de *Moi qui ai servi le roi d'Angleterre*. La



« Truquent et irrévérencieux, l'œuvre littéraire de Bohumil Hrabal est de ceux qui placent le désir de liberté au-dessus de tout. »

splendeur opulente des années 1920, la montée du nazisme, la guerre et l'occupation, puis la « libération » soviétique et les purges qui suivirent sont autant d'événements que vivra ce personnage sans cesse animé par une unique et dévorante passion : l'argent.

Deux éléments frappent d'emblée à la lecture du roman : la forme même du récit, ainsi que l'originalité du ton adopté par Hrabal. Assez court, il n'en présente pas moins une trame narrative très dense au rythme haletant, entièrement structurée sous forme de monologue. Le récit est tout entier raconté à la première personne, ce qui évacue *de facto* toute possibilité de dialogue. Aussi, le personnage, plutôt nerveux, s'exprime-t-il dans un déluge de paroles pratiquement sans ponctuation. Cette accumulation d'information crée un effet vertigineux d'une originalité surprenante. Cela se traduit par une approche formelle particulière, où un personnage livre le flot de sa pensée de manière intacte, sans coupure ni structuration, et qui se rapproche d'un style littéraire inauguré au début du XX^e siècle : le fameux « monologue intérieur ». Si Virginia Woolf et James

Joyce usaient de ce procédé afin de créer des effets troublants d'une intense proximité, Hrabal penche résolument du côté de l'ironie et du comique. Offertes sans fard et souvent dans toute leur absurdité, les réflexions de Ditie font preuve d'un grand sens du grotesque. Aucun sujet, même le plus sérieux, n'échappe au verbe acéré de ce personnage qui, dans son incroyable candeur, ironise tour à tour sur la religion, la guerre, le commerce, l'amour, la politique... C'est le fameux humour slave dans toute sa splendeur, fortement teinté de dérision, collant toujours de près au drame le plus noir, résolument cocasse et hilarant.

Cet humour si particulier est fidèlement restitué dans l'adaptation cinématographique de Menzel. Hrabal étant décédé en 1997, c'est le réalisateur qui, cette fois, signe le scénario de cette fable d'époque. Contrairement au roman, où le récit était entièrement livré de manière chronologique, le film opte pour une structure multipliant les *flash-back*. En effet, **Moi qui ai servi le roi d'Angleterre** débute lorsque le personnage principal sort de prison. « J'ai été condamné à 15 ans de réclusion, mais

grâce aux remises de peine, je n'ai tiré que 14 ans et six mois », ironise-t-il. Cette phrase teintée de dérision, absente du roman mais néanmoins fidèle à l'esprit facétieux de Hrabal, ouvre le film de Menzel. Désormais vieil homme, Ditie passera ainsi la quasi-totalité du film à se remémorer sa jeunesse « dorée » dans les palaces pragoïses. À l'écran, deux acteurs se partagent ce rôle, évoquant deux époques distinctes de la vie de Ditie : son ascension, puis sa chute.

De la multitude d'événements relatés dans le roman, le film ne restitue que les principaux, le scénario de Menzel pratiquant la contraction de plusieurs épisodes en un seul. Ainsi, les divers hôtels où servit Ditie sont-ils fusionnés en l'unique Relais du Silence dont la vocation glisse radicalement vers le bordel chic. Aussi, alors que le roman s'attachait à décrire par le menu les continuelles mises à l'écart de Ditie par le gouvernement — ce qui permettait de dresser un portrait de la bureaucratie communiste dans tous ses paradoxes —, le film opte pour une approche différente. Les nombreux exils à la campagne du personnage, qui obtient d'abord une charge de forestier, puis de préposé à l'entretien d'une route oubliée (une « promotion » absurde typique du gouvernement soviétique), se trouvent alors télescopés. Ces situations constituent le cœur de l'action du film, à savoir la vieillesse du personnage principal.

Certains épisodes particulièrement délirants du roman, où la verve échevelée de Hrabal se déployait dans toute son opulence, sont totalement escamotés dans le film. Par exemple, nulle trace du fils de Ditie, personnage exemplaire de l'« idiot magnifique », un classique de la culture slave. Un autre passage truculent, l'incarcération du personnage principal dans un camp de travail pour millionnaires, n'occupe au final que quelques trop brèves minutes du film. Cet épisode permettait pourtant de jeter un regard aussi critique que loufoque sur les heures les plus sombres des purges communistes. Menzel a choisi de n'aborder que très peu cette période pour mettre l'accent sur le cheminement du personnage dans l'univers fastueux des grands hôtels et sur la question de la Seconde Guerre mondiale. L'occupation de la Tchécoslovaquie par les troupes de Hitler donne par ailleurs lieu à de très belles séquences de dérision lorsque Ditie, protégé par son mariage avec une Allemande, passe littéralement à côté des horreurs nazies. Transposées en images,

les cruelles trouvailles de Hrabal conservent ainsi toute la force de leur humour inimitable.

Moi qui ai servi le roi d'Angleterre témoigne également d'une grande poésie en mettant en scène des tableaux d'une réelle beauté visuelle, certes évoqués par la plume de Hrabal, mais magnifiés par la splendide facture de Menzel dont la caméra filme sans retenue la séduction féminine et la magnificence de Prague, tout en faisant régulièrement référence au cinéma de l'époque, ce qui contribue à l'humour du film. Les allusions au burlesque et au *slapstick* se multiplient, et le comique physique est régulièrement convoqué pour caractériser le personnage chaplinesque de Ditie. Ainsi, au début du film, alors qu'il va à la gare vendre des saucisses, est-il précipité dans un film muet en noir et blanc, avec intertitres et défilement de la pellicule à 16 images par seconde. La répétition, procédé humoristique récurrent dans l'œuvre de Hrabal, se matérialise également par la reprise de la phrase « Moi qui ai servi le roi d'Angleterre... », sorte de « leçon de vie » sans cesse administrée à Ditie par son supérieur, le maître d'hôtel Skrivanek. Cet énoncé revient, comme un leitmotiv, appuyer l'absurdité de nombreuses situations; il en va de même pour « l'inconcevable est devenu réalité », phrase que Ditie répète dès qu'il se trouve dans des circonstances incroyables — ce qui arrive d'ailleurs assez régulièrement. Ces phrases, pourtant attendues, occupent au final une place succincte à l'écran. Elles sont relayées par des gestes récurrents teintés d'ironie, tel le lancer d'une poignée de pièces par Ditie, au restaurant ou en pleine rue, qui déclenche la frénésie cupide des passants... et incarne l'espièglerie de Hrabal par une belle trouvaille visuelle.

Truculent et irrévérencieux, l'œuvre littéraire de Bohumil Hrabal est de ceux qui placent le désir de liberté au-dessus de tout. Cela est également typique d'un héritage culturel singulier, l'esprit slave, et de contingences sociohistoriques particulières, le régime communiste en Tchécoslovaquie. De même, depuis le début des années 1960, l'œuvre de Jirí Menzel est également symptomatique d'un ardent désir de liberté de création. Dans **Moi qui ai servi le roi d'Angleterre**, les œuvres de Menzel et de Hrabal se rencontrent à nouveau et matérialisent bellement la conclusion du film : « Ainsi, j'ai eu la force d'écrire pour les lecteurs cette histoire... d'inconcevable devenu réalité. » ■

Moi qui ai servi le roi d'Angleterre

35 mm / coul. / 120 min / 2006 / République tchèque-Slovaquie

Réal. et scén. : Jirí Menzel
Image : Jaromír Sofr
Mus. : Ales Brezina
Mont. : Jirí Brozek
Prod. : Rudolf Bierman
Dist. : Métropole Films
Int. : Ivan Barnev, Oldrich Kaiser, Julia Jentsch, Martin Huba